



Jusqu'où aller pour ton job ?

Se travestir, se dépasser ou rester soi-même...
16 expériences vécues dans le monde du travail,
commentées par des spécialistes inattendus,
vous aident à trouver vos limites.

TEXTES LAURÈNE CHAMPALLE, JULIEN CHAVANES, NICOLAS FRANÇOIS, JULIA ZIMMERLICH

AFFRONTER UN TYRAN

Pendant huit ans, Emmanuelle, consultante dans un cabinet de conseil, a supporté un boss colérique, agressif, autoritaire et volontiers grossier envers ses employés. Beaucoup ont quitté le navire, lassés de ses sautes d'humeur. « Même les clients ont parfois peur de lui », glisse Emmanuelle. Elle veut que ça cesse, mais elle est pétrifiée à l'idée de lui dire ses quatre vérités. Avec un analyste, elle participe alors à des séances de coaching pour répéter l'entretien qui décidera de son avenir : soit elle arrange les choses avec ce patron irascible mais malgré tout compétent, soit elle met les voiles. Trois mois à définir une stratégie pour maîtriser ses émotions et être au top le jour J. Le tout avec un accompagnement tendance *ad hoc* : massages, acupuncture, ostéopathie et autres manipulations de fluides corporels. Enfin zen, Emmanuelle convoque son boss : « Il faut qu'on parle. » Rien de bien croustillant dans la confrontation, un simple dialogue sur ce qui ne va pas, chose pourtant impossible pendant ces huit dernières années. L'abcès est crevé. Depuis ces quelques minutes d'explication, le patron est presque sympa. Et Emmanuelle n'a plus d'eczéma. (Emmanuelle, 31 ans, Paris)

Notre expert : Marie Pezé, psychanalyste et docteur en psychologie, 63 ans, spécialiste de la souffrance au travail

« Emmanuelle a bien fait de demander une aide psychologique, mais le travailleur doit surtout s'informer sur ses droits et graver dans son esprit l'article L 4121-1 du Code du travail, qui stipule ceci : « L'employeur prend les mesures nécessaires pour assurer la sécurité et protéger la santé physique et mentale des travailleurs. »

RISQUER MA VIE

« L'Afrique me faisait rêver depuis tout petit : l'aventure, les grands espaces... Quand ma boîte m'a parlé d'un poste en Angola, j'ai signé les yeux fermés. J'ai vite déchanté. Comme tous les expats, je vivais dans un *compound* ultrasécurisé dont je ne sortais que pour aller au travail, sous escorte. Une fois, je me suis fait dépouiller sur un marché, une autre fois braquer en voiture. J'avais peur du racket et des enlèvements, j'étais sans cesse sur le qui-vive. J'ai tenu deux ans parce que

mon boulot était intéressant et que, entre mon salaire et les primes de risque et de mobilité, je gagnais 75 000 euros par an. De retour à Marseille, j'ai pu m'acheter un appartement et j'ai trouvé un travail tranquille. Aujourd'hui, mes rares déplacements se limitent à la région Paca. J'ai appris que je n'étais pas un aventurier. » (Nicolas, 29 ans, Marseille)

Notre expert : Roméo Langlois, 34 ans, grand reporter, ex-otage des Farc en Colombie

« La vie d'un expatrié est à l'opposé de celle d'un correspondant à l'étranger : l'expatrié est envoyé par son entreprise, qui assure sa sécurité, dans un pays à risque où il est obligé de suivre un protocole strict et vit dans un monde fermé. Le correspondant, lui, va à la rencontre du pays. Les enlèvements sont très rares, même en Irak ou en Afghanistan. J'ai travaillé dix ans en Colombie. Il faut être vigilant, mais ne pas céder à la paranoïa : je suis convaincu que cela crée un comportement suspect, qui attire les ennuis. »

COUCHER

A 21 ans, Sybille décide de se lancer dans des études de médecine. Problème : la prépa coûte cher. Pour s'en sortir, elle s'engage sur le chemin périlleux des petits boulots. « Je finis par trouver un plan qui me convient parfaitement : faire le service dans les mariages. 200 euros par week-end pour une seule nuit de travail. Le premier soir, je suis en binôme avec un jeune homme de 28 ans. Il me confie que le responsable me fait travailler en même temps qu'une autre fille et qu'il choisira la meilleure pour bosser régulièrement. Coup de massue. Mais je n'ai pas le choix : il me faut ce boulot ! Je lui demande : « Comment tu sais ? » Réponse : « C'est mon frère. » L'idée me traverse alors l'esprit de le séduire pour qu'il fasse pencher la balance en ma faveur. Je lui fais de grands sourires pendant la soirée, tout en essayant de m'appliquer au boulot. Trois heures du matin, le service se calme, il m'invite à faire une pause clope en tête à tête. Bingo : il me trouve sympa. Je suis ravie. Il fait froid, on grimpe dans sa voiture et il me dit : « Tu sais, si t'as vraiment envie de bosser, on peut toujours s'arranger... » Tout va très vite. Au moment de me rhabiller, je me sens aussi sale que forte. Au final, j'ai décroché le job. Est-ce que je regrette ? Oui et non. Je n'avais pas besoin de ça pour me faire embaucher. Ça a révélé mon manque

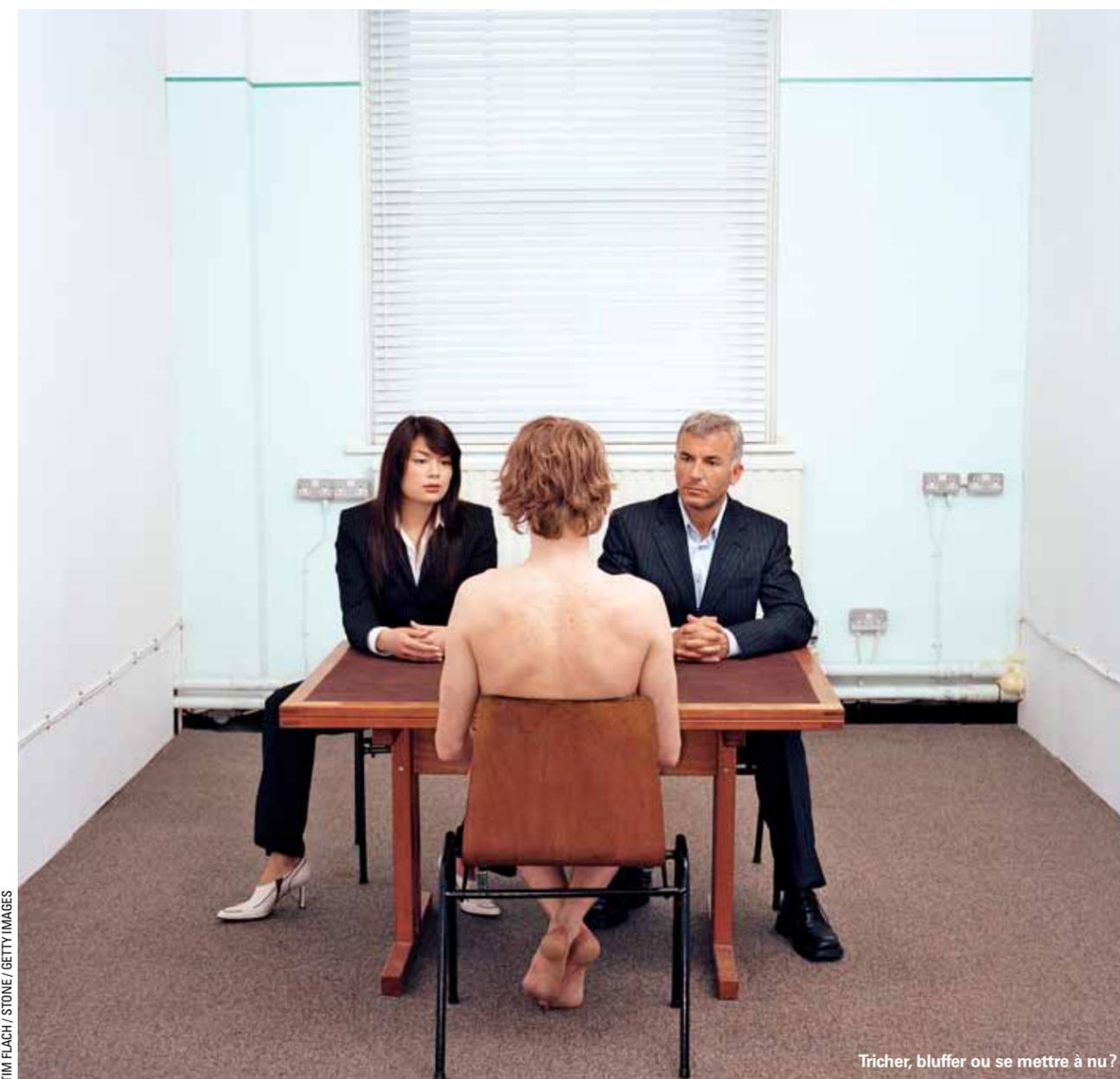
de confiance en moi. Je me suis laissé déborder par mes obsessions du moment. En même temps, ça a été le meilleur coup de ma jeune vie... » (Sybille, 23 ans, Paris)

Notre expert : Ovidie, 32 ans, actrice et auteure, ex-star du X, a publié *Sexe et Philo* avec Francis Métivier (éd. Bréal)

« Sybille a obtenu le job, mais elle a commis une grave erreur. Aucun poste ne nécessite de coucher avec un supérieur. Coucher revient à signifier que ce travail n'a pas de valeur et qu'il serait "trop payé". Ce qui peut être vicieux pour l'avenir : puisque ce travail est dévalorisé, pourquoi le patron continuerait-il à le rémunérer sans autre petite contrepartie ? Inciter une inférieure hiérarchique à coucher est une marque de domination exercée à travers une prostitution déguisée. "J'ai l'argent/le pouvoir, donc j'ai la fille." Mieux vaut à la rigueur un rapport prostitutionnel clair, où l'échange sexe contre argent n'est pas hypocrite. La promotion canapé est un très mauvais calcul, car le patron qui s'y laisse aller est en général le genre à baver sur les nouvelles proies qu'il verra passer. »

CHANGER DE NOM

En 2004, Akim décroche un job de courtier en placements financiers. Les premiers mois, il doit se constituer une clientèle en prenant des rendez-vous par téléphone. Il se rend vite compte que quelque chose cloche : « Mon nom. Mon nom arabe gêne les clients. J'ai beau avoir un très bon contact avec eux, je sens que ça les empêche d'aller plus loin. Je mets un peu de temps à accepter cette réalité, mais ça devient flagrant : je ne décroche des rendez-vous qu'avec des clients maghrébins ! Je finis par en parler à un collègue tunisien qui me demande d'emblée : "Tu n'as pas changé de nom ?" Lui travaille depuis longtemps avec un nom d'emprunt. J'en parle à mon responsable, très au fait de cette problématique, qui m'apporte son soutien. Ensemble, on réfléchit à un nouveau nom, quelque chose qui sonne français, sans en faire trop. C'est comme ça que je deviens Philippe Monnier. L'effet est immédiat : j'obtiens quatre fois plus de rendez-vous ! Les réactions sont parfois délicates dans mon entourage, notamment du côté de mes parents, qui peinent à comprendre. Mais pour moi, c'est très simple : je contourne un obstacle. Ce nom d'emprunt, il n'a pas plus d'import-



TIM FLACH / STONE / BETTY IMAGES

Tricher, bluffer ou se mettre à nu ?

tance que le costume que je porte. Il m'aide lors du premier contact, après il s'efface. Mes clients réguliers connaissent mon vrai nom. C'est triste de constater que la société française en est encore à ce genre de préjugé. Mais au lieu de me braquer, je préfère changer les choses de l'intérieur. Ma grande fierté, c'est de prouver chaque jour que derrière Philippe, il y a un Akim très compétent. » (Akim, 32 ans, Paris)

Notre expert : Kheiron, 28 ans, humoriste (Jamel Comedy Club, Bref)

« La plupart des gens critiqueraient Akim, trouveraient honteux de renier son nom ou

son origine, et condamneraient cette société dans laquelle on fait plus confiance à un Philippe qu'à un Akim. Mais la réalité est qu'on est tous à l'image de cette société. Quand je vais dans une pizzeria, j'ai envie de me dire que le pizzaiolo s'appelle Gino et qu'il vient de Naples. Quelle déception d'apprendre qu'il se nomme Mohammed, qu'il est tunisien et que ses seuls points communs avec un Italien sont sa moustache frisée et sa coupe à l'eau chaude ! Pourtant, sa pizza est délicieuse. Mais c'est comme ça. Je préfère qu'elle soit faite par Gino. Quand je voudrai du couscous, j'irai voir Mohammed. Dans ma tête pleine de clichés, les pizzas d'un

Italien sont forcément meilleures que celles d'un Arabe. J'ai tort. Les clients d'Akim aussi ont tort. Mais au lieu de les juger, essayons de les comprendre. Ils ont peur de confier leur argent à un arabe. La voilà, la vérité. Comment leur prouver que cette peur est infondée ? En changeant les choses de l'intérieur. Akim a pris la bonne décision. Une fois que ses clients ont reconnu son professionnalisme, il leur révèle sa terrible vérité et les met face à leur "racisme" inconscient. C'est seulement de cette manière qu'on peut réellement convaincre les gens. Un jour, on verra peut-être l'intégration ultime : des serveurs noirs dans les restaurants chinois. »



Alors toi, si ton patron te demande de te jeter à l'eau tout habillé, tu le fais ?

GETTY IMAGES

»

ME TRAHIR

Charlotte est une socialiste convaincue, encartée PS depuis plus de dix ans. Mais en 2008, cette brillante économiste reçoit une proposition étonnante : une place dans un cabinet ministériel du gouvernement Fillon ! C'est le début d'une aventure schizo-phrénique : « Au départ, ça me semble impensable, mais je décide tout de même de rencontrer les membres du cabinet. C'est très impressionnant, une ruche foisonnante où s'affairent des trentenaires dynamiques. On me parle du poste : passionnant ! L'attrait du job et la possibilité de booster ma carrière sont trop forts : j'accepte. Je deviens donc "conseillère technique", ce qui a son importance puisque à cet instant je me considère comme une technicienne qui met son travail au service de l'intérêt général et non pas d'un gouvernement. Au début, ça se passe bien : mon travail est apprécié, c'est exaltant. Seul souci : la machine à café. Tout le monde parle politique, j'ai du mal à tisser des liens. J'évite aussi les déjeuners : impossible d'argumenter face à une table de dix personnes. Et puis le boulot change de nature, on me demande de préparer des "éléments de langage" pour le ministre. Je dois défendre des mesures qui vont à l'encontre de mes convictions ! Ça devient intenable. Je finis par quitter le cabinet. L'expérience a été riche. Mais si on me faisait aujourd'hui la même proposition, je refuserais. » (Charlotte, 30 ans, Paris)

Notre expert : Alexis Bachelay, 39 ans, député PS des Hauts-de-Seine

« Au fond, le témoignage de Charlotte est rassurant. La droite ou la gauche, ce n'est pas tout à fait pareil ! Autant de différences qui ont, jour après jour, mis Charlotte mal à l'aise : sa conclusion éclaire notre débat. »

VIRER UN AMI

« Nous sommes une dizaine autour de la table. Le bureau de l'association au grand complet. Les regards se tournent vers moi, le trésorier. J'ai la gorge un peu sèche, mais je me lance... Depuis quelques semaines, l'ambiance s'est tendue dans notre bande de potes – enseignants et journalistes. Tous bénévoles, à part deux salariés permanents. Nous suons sang et eau le soir, après nos boulots respectifs, pour terminer un livre collectif, fruit de nos recherches. L'éditeur s'im-

patiente. Albert, un des deux permanents, devait coordonner l'ouvrage et s'était attribué l'essentiel de la rédaction. Mais il n'a rien foutu et, quand on s'en est rendu compte, tous les bénévoles ont dû enchaîner les nuits blanches pour combler ses manques. Naturellement beau parleur, Albert a cette fois compromis un dossier vital pour l'association. Alors le bureau a décidé de le licencier. Problème : c'est un pote. Aussi, on m'a demandé à moi, le benjamin, de le lui annoncer. Je le regarde dans les yeux, lui débite sans ciller l'acte d'accusation et prononce la sentence. Moi le sensible, l'indécis, j'ai du courage pour les autres et je reste de marbre devant ses protestations. Sans doute parce que j'ai compris que le bien du collectif passe avant les sympathies individuelles. Tant pis pour Albert. » (Philippe, 49 ans, Montmorency)

Notre expert : Pascal Légitimus, 53 ans, ex-membre des Inconnus

« Philippe ne doit pas se sentir coupable. C'est l'autre qui a commis une faute professionnelle en ne faisant pas ce qu'il devait. En plus, il a trahi la confiance de ses amis. Le travail, c'est sérieux, et les erreurs peuvent avoir des conséquences graves. S'il y a un maillon faible, il faut s'en séparer. L'amitié, par contre, peut se rabibochoer. Ça va, ça vient, et quand ça vient, ça va. Ce qui est important, c'est d'être juste. Avec Bernard (Campan) et Didier (Bourdon), c'est l'affinité humaine qui nous a réunis. Le fait qu'on s'apprécie beaucoup nous a permis de surmonter les différends. Quand nous n'étions pas d'accord, c'est la majorité qui l'emportait. Il faut aussi savoir écouter les autres. Il y a des sketches que je ne sentais pas, comme celui des chasseurs. Je me suis mis en retrait pendant leur écriture. Le conflit a parfois du bon. Et puis notre grande chance, c'est que les ennemis ont toujours été en dehors du groupe. »

TRAVAILLER

« Sur mon contrat, je suis à 37,5 heures par semaine. En réalité, je travaille six jours sur sept, de 10 h à 21 h 30 minimum. J'enchaîne régulièrement plusieurs nuits blanches pour boucler un projet dans mon cabinet d'architectes. Moi qui suis une grosse dormeuse, je repousse sans cesse mes limites. Le café aidant, j'ai découvert que j'étais plus efficace en pleine nuit. En juin, j'ai bossé tous les jours non-stop, week-end inclus, car j'avais

trois projets à rendre, en plus du suivi quotidien de deux chantiers. A la fin, j'étais une loque. Mon patron ne m'a donné que cinq jours de récup'. Impossible d'en demander plus dans une petite agence. L'argent n'est pas ce qui me motive. Je gagne 2200 euros net par mois, quoi qu'il arrive. Je m'accroche car mon patron m'accorde une liberté totale : je gère tout de A à Z. J'emmagasine de l'expérience pour plus tard. J'ai un objectif : monter ma propre agence avant mes 30 ans. » (Cécile, 28 ans, Montreuil)

Notre expert : Aurélie Boulet, 33 ans, alias Zoé Shepard, auteure de *Ta carrière est fi-nie !* et du best-seller *Absolument débordée !* (éd. Albin Michel)

« Cécile a l'air passionnée : c'est génial, mais je m'inquiète pour sa santé. Elle devrait s'économiser, sinon elle va s'épuiser à vivre à une telle cadence. Elle n'est pas loin du burn-out. Il faut trouver un juste milieu. Ne rien faire peut être aussi mauvais. Moi, j'ai vécu le « bore-out » quand j'ai été placardisée. On pointe, dans la fonction publique. Je venais au bureau de 8 h 30 à 17 h, mais on ne me donnait rien à faire. J'étais évincée des réunions, il y avait un cordon sanitaire autour de moi. Pour que mon cerveau ne s'atrophie pas complètement, j'ai lu des quantités de rapports de droit et d'économie, en attendant de trouver un autre poste. »

ME SOUMETTRE

« Prévoyez-vous d'avoir des enfants d'ici à cinq ans ? » « Que pensez-vous des 35 heures ? » « Etes-vous fumeuse ? » Pendant l'entretien, les questions étaient tellement bizarres qu'Elisa a senti que ça ne tournait pas rond dans cette boîte de traduction. « La cigarette, j'ai compris plus tard que c'était pour savoir si on ferait des pauses. Mais voilà, je sortais de mon école de traduction et il me fallait une expérience sur mon CV. Alors j'ai pris sur moi. » Le règlement intérieur est « ubuesque » : interdiction de parler avec ses collègues (ils communiquaient par Post-it !), tous les mails relus par son supérieur, interdiction d'avoir son téléphone portable allumé... « Régulièrement, le patron s'asseyait derrière moi et me disait : "Vous avez l'impression d'être efficace, là ?" » Un jour, une collègue ramasse ses affaires alors qu'il n'est que 11 heures. Elisa lui chuchote : « Tu vas où ? » Elle lui répond (en chuchotant aussi) :

»

« Je suis virée mais j'ai pas le droit de le dire. » Délicieux. « J'ai découvert toute la puissance du harcèlement. On suivait tous comme des moutons, moi la première alors que je suis plutôt grande gueule. Avec ce job, j'ai appris à me taire et qu'il fallait s'attendre à tout dans le travail. » (Elisa, 31 ans, Barcelone)

Notre expert : Claude de Scorraille, 49 ans, psychologue à La Clinique du travail

« Les premières questions en disent long : le recruteur cherche des profils soumis. Il est dans le tout-contrôle. Face à un patron harceleur, se taire n'est pas la bonne tactique. Se rebeller non plus ! Il faut être plus stratégique : tuer le serpent avec son propre venin. Il faut recréer la relation. Elisa aurait pu répondre : "Je vous remercie de votre attention. Je sais que tout ce que vous faites, c'est pour que les choses aillent bien. Surtout, dites-moi si quelque chose ne vous convient pas dans mon travail." Il faut solliciter son retour, jusqu'à faire volontairement des petites erreurs. Le harceleur sera déstabilisé et n'aura plus de plaisir à harceler. »

BLUFFER

« A l'époque, j'avais faim et je prenais tous les petits boulots. » C'était il y a dix ans, Justine écumait les agences d'hôtesses et de *street marketing*. « Vous savez faire du roller ? » « Oui, bien sûr. » Franchement, elle m'aurait dit "vous savez faire du parapente ?" j'aurais dit oui avec la même assurance. C'est sorti tout seul. Il me fallait ce job, je verrais plus tard pour les détails techniques. » Evidemment, Justine NE SAIT PAS faire de roller. L'agence la rappelle pour une mission de tractage sur roulettes devant le Monoprix d'Issy-les-Moulineaux, en banlieue parisienne. « Le jour J à 7 heures du mat dans ma grosse doudoune blanche Monoprix, je faisais pas la maligne. » Les fesses en arrière, les jambes écartées et fléchies au maximum pour être le plus près du sol, Justine s'accroche aux lampadaires, aux poteaux, aux passants... « Mes collègues hallucinaient, j'étais dans un état de polio attitude. Finalement, c'est devenu un jeu avec les passants qui avaient pitié de moi et prenaient mes

flyers. Comme quoi ça valait le coup, on trouve toujours une solution pour rebondir. » (Justine, 31 ans, Paris)

Notre expert : ElkY, 31 ans, champion de poker, n° 1 français

« Pour bluffer, il faut avoir confiance en soi et le jouer à fond. Sinon, c'est vraiment ridicule. Au poker, c'est une des qualités essentielles pour gagner. Tout l'art réside dans le regard. Des yeux qui roulent, qui regardent vers le bas ou qui brillent un peu trop et vous êtes cuit. L'idéal, c'est de porter des lunettes de soleil, et surtout il ne faut pas trop réfléchir. Au poker, pour progresser, on filme les parties puis on regarde si notre visage reste impassible, si on ne casse pas la routine des gestes quand on a une bonne main. »

ME BATTRE

Christine, c'est le cauchemar des patrons. Une salariée modèle d'une agence de communication à Nice qui vire au bouledogue à

la moindre injustice. « Je fais bien mon boulot, mais faut pas m'chercher. » A 25 ans, elle remet à sa place un patron autoritaire qui l'accuse injustement d'avoir manqué une commande : « Si j'étais un mec, je vous casserais la gueule. » « Il m'a répondu par un petit sourire, j'avais gagné son respect. J'ai compris qu'avec ce genre de patron, il fallait rendre coup pour coup. » Depuis, Christine enchaîne. « La hiérarchie ne m'a jamais pétrifiée. Je considère que l'autre est un adulte avec qui on doit pouvoir discuter. Je ne suis pas du genre à baisser la tête, c'est une question d'estime de soi. » Dernier combat en date : il y a un an, elle frôle le licenciement. « Je suis arrivée au bureau en fin de matinée pour rattraper ma nuit passée chez un imprimeur. » Christine est convoquée par le patron, sermonnée, elle s'énerve, se défend... l'affaire tourne au vinaigre : mise à pied pour « insubordination » ! « C'était tellement injuste ! Il fallait réagir, l'étape suivante, c'était le licenciement. » Avocat, échanges de lettres recommandées, Christine se tient à carreau pendant trois mois. Résultat : la mise à pied est levée et Christine a été augmentée à la fin de l'année. (Christine, 56 ans, Nice)

Nos experts : Marc Blanc, 58 ans, ancien secrétaire fédéral de la CFDT chez Total

« Christine a le sens des responsabilités. Quand on est irréprochable, on a toute la légitimité pour se faire respecter. C'est plus une question de personnalité que d'âge. Et heureusement ! Avec la pression du chômage, nombre de salariés préfèrent courber l'échine plutôt que de se faire remarquer pour obtenir gain de cause. C'est dommage. Les hiérarchies sont aussi en attente de ça. »

Sophie M., 32 ans, responsable RH depuis huit ans dans le secteur de l'assurance

« Effectivement, si un salarié est performant, il est plus légitime et peut poser ses conditions. Mais dans le cadre du travail, se lâcher à ce point-là est à double tranchant. Il faut défendre ses valeurs, certes, mais ça reste le milieu professionnel, on ne joue pas sa vie. Dans le cas de Christine, j'analyse son augmentation comme un message déguisé de ses patrons pour qu'elle se calme. »

ME FAIRE INSULTER

« En cuisine, on n'est pas des tendres. La manière dont on se parle peut choquer. C'est très sec, pas de "s'il vous plaît", c'est l'effica-

80's

COMMENT SÉDUIRE UN RECRUTEUR DE LA GÉNÉRATION X ?

Les X sont nés avant 1980. Les Y, après. Admettons que vous passez un entretien classique avec un X pas encore formaté par le discours pro-Y. Voilà dix astuces pour lui donner envie de vous recruter :

1/ Prenez un bain de pieds glacé avant d'y aller pour faire dégonfler vos chevilles. Non, vous n'êtes pas le super candidat qui va redresser la boîte et impulser une nouvelle stratégie. Vous êtes un junior, un poussin, un novice.

2/ Rangez votre smartphone. Dans le hall d'accueil, patientez avec un journal au lieu de checker Facebook. Les X ont des gamins avec un téléphone greffé au bout du bras, ça les agace au plus haut point.

3/ Respectez les codes de politesse. « Bonjour Monsieur/Madame » et attendez qu'il vous invite à vous asseoir. Les X ont reçu une éducation tradi et sont sensibles à ces détails (même si, au fond, ils ont horreur des conventions).

4/ Ne prenez pas le X pour un plouc dévoué à son entreprise. Contrairement au discours ambiant, les X et les Y sont de la même espèce. Le Y n'étant que la version plus aboutie. Selon une étude canadienne, le X aussi exècre les patrons incompetents, a envie de progresser et aspire à un bon équilibre entre vie professionnelle et vie personnelle.

5/ Si le X est malgré tout un plouc dévoué à son entreprise, écoutez-le jusqu'au bout débiter les valeurs de la boîte. C'est du 100 % langue de bois, mais ça a du sens pour lui.

6/ Eblouissez-le avec votre sens inné du référencement internet et des réseaux sociaux. Le X connaît Facebook et Twitter (il ne vit pas non plus dans une grotte), mais en matière de web, il place le Y parmi les demi-dieux.

7/ N'allez pas plus vite que la musique. Ne réveillez pas les angoisses du X en questionnant vos perspectives à six mois. Bloqué dans son avancement par une armée de baby-boomers et talonné par des Y assoiffés, il est traumatisé.

8/ Préparez-vous à la question « trois qualités/trois défauts ». On la trouve has been, mais elle sort toujours du chapeau des recruteurs X, par pur esprit de vengeance.

9/ Tournez sept fois votre langue avant de dire qu'il faut revoir les packagings ou que la communication est démodée. Selon Marie Desplats, coauteure de *Manager la génération Y* (éd. Dunot), les X reprochent aux Y d'être impertinents.

10/ Laissez venir la question des congés, des RTT et bonus. C'est dur, mais il va falloir vous calmer. A l'entretien, on parle boulot, pas vacances.



Pour certains, le travail est un jeu. Pour d'autres, une compétition.

IMAGESOURCE / REA

« cité qui prime. » David, 26 ans, a fait ses classes dans un restaurant haut de gamme à Lyon, avant de monter en grade pour devenir chef des entrées. Les « putain mais tu te branles ? !!! » (sic) sont légion. Pour une botte d'asperges manquante, David a déjà vu son chef piquer une colère noire, taper de toutes ses forces sur son plan de travail et lui hurler de rage : « T'es vraiment trop con ! » Evidemment, ce sont des rapports infantilissants, et c'est humiliant de se faire reprendre devant ses collègues. Au début, je me justifiais pour tout, je bouillonnais. Puis j'ai compris qu'il

valait mieux acquiescer, car ce qui compte c'est que le problème soit réglé. Avec le temps, je trouve que c'est justifié. C'est un métier où il faut savoir résister à la pression, et les gens sur qui on gueule moins... ils bossent moins bien. Ce sont les codes de ce milieu, je n'accepterais pas qu'on me parle comme ça dans la vie. » (David, 26 ans, Lyon)

Notre expert : Michel C., 53 ans, général dans l'armée française, en activité

« Ça ne me choque pas que l'on puisse avoir un langage plus vif au moment du coup de »

» feu. Comme dans l'armée, on va pousser les jeunes recrues dans leurs retranchements pour les aguerrir. L'humiliation n'est pas une méthode en soi. Mais en cuisine, comme dans l'armée, chacun doit jouer sa partition au moment de passer à l'action. Celui qui se trompe se fait engueuler et passe pour un peintre auprès des autres. C'est la règle. »

TOUT REMETTRE EN JEU

« J'ai quitté mon job et mon petit confort pour créer ma boîte il y a quelques mois. » Tamia, 31 ans, tient sur ses genoux le fruit de tous ses efforts : la Thé Box, des coffrets de thés vendus depuis cet été par abonnement. Avant, elle était urbaniste dans le secteur public. « J'ai eu envie de nouveautés, de travailler sur un projet concret, rapide. » Avec Julia, son associée, elles décident de se lancer : « En une semaine, on avait posé les bases du concept et choisi d'engager une bonne partie de nos économies. » Mais l'indépendance a un prix : se jeter dans l'inconnu de la création d'entreprise, ne pas se payer la première année et prendre le risque de la faillite. « Avec ce projet, on s'expose personnellement. En cas d'échec, notre déception serait immense. » (Tamia, 31 ans, Paris)

Notre expert : Baptiste, 30 ans, trader dans une grande banque française

« Si on ne prend aucun risque, on ne peut pas gagner d'argent. Mais Tamia prend bien plus de risques qu'un trader. Pour la majorité d'entre nous, le job consiste justement à les maîtriser. Moi, si je fais des erreurs, je ne perds pas mon job. Tamia, elle, a engagé son capital personnel, n'a pas de salaire et n'a plus le cadre sécurisant de l'entreprise. Après, il existe une infime minorité de traders seniors qui jouent avec les fonds propres de la banque (comme Jérôme Kerviel). Ceux-là prennent vraiment des risques. »

MARINER DEUX ANS

Si aux JO il y avait une épreuve du recrutement le plus long, Alessandro pourrait prétendre au podium : deux ans d'entretiens, de tests, de mises en situation, de contre-entretiens, de stages de sélection et d'entretiens de confirmation pour intégrer un cabinet d'avocats à Londres. Une machine de guerre, à tel point qu'on se demande si ce n'est pas

le plus endurant qui décrochera la médaille. « Je me suis battu jusqu'au bout parce que ce job, c'est mon assurance-vie. J'aurai toujours cette expérience pour retomber sur mes pattes. » Alessandro a 27 ans et cela fait près de dix ans qu'il se prépare. La bonne université, le meilleur classement, une dizaine de stages, le réseautage dans les conférences internationales... « Pendant les entretiens, les recruteurs m'ont demandé de leur vendre des baguettes chinoises équipées d'un ventilateur ou encore ce que je pensais de la crise des *subprimes*. En deux ans, il faut rester motivé et entraîné à ce genre de questions pour répondre du tac au tac. Et en dehors des phases de sélection, on est censé "s'occuper" comme on peut. » L'ultime test de motivation ? (Alessandro, 27 ans, Londres)

Notre expert : Yoann Huget, 25 ans, rugbyman au Stade Toulousain et ailier du XV de France

« Dans de tels processus de sélection, il faut beaucoup d'humilité et de l'acharnement. C'est ce qu'attendent entraîneurs et recruteurs. A chaque étape pour Alessandro, comme à chaque match pour moi, il faut se remettre en question, tenter de s'améliorer pour tendre vers l'excellence. On tient sur la longueur en se dopant à l'esprit de compétition. A chaque fois, il faut repartir sur le terrain en essayant d'être le meilleur. »

ME FAIRE ARNAQUER

Ophélie avait pourtant senti l'entourloupe. La première année de son contrat dans un atelier de bijoux fantaisie se passe bien. Puis la situation se détériore, les payes arrivent de plus en plus tard et les derniers salaires ne sont pas versés. Ophélie réclame, sa boss la balade. Pour ses proches, elle doit partir. Problème : elle aime travailler. Créer des bijoux, c'est son truc. « J'étais très investie. Et ça me faisait de l'expérience. » Alors elle joue le jeu. Mais toujours pas de chèque. Elle quitte la boîte sans avoir touché ses deux derniers mois, ses heures sup' et son solde de tout compte. Dans cette affaire, elle a aussi perdu de la confiance en soi. « C'est comme si je n'avais pas été reconnue dans mon travail, du coup je doutais de mes compétences. » Ophélie a fini par attaquer aux prud'hommes et a récupéré les salaires manquants. « Cela m'a rendu la reconnaissance que je n'avais pas eue, mon travail retrouvait sa valeur. » (Ophélie, 27 ans, Paris)

Expert : Jean-Luc Chabanne, 50 ans, mécanicien, Compagnon du devoir.

« Ophélie s'est fait exploiter. Ça m'est arrivé quand j'étais plus jeune et je comprends pourquoi elle a accepté. Dans les travaux manuels, ce que l'on fabrique reste. Tant que ce n'est pas achevé, ça n'a pas de valeur. On est parfois si passionné qu'on peut être tenté de terminer à n'importe quel prix car c'est une source d'enrichissement personnel. Pour autant, c'est anormal. On peut accepter de se faire avoir une fois, mais pas deux. »

VAINCRE MA TIMIDITÉ

« Quand j'ai commencé le droit, ce n'était pas pour briller à la barre : je suis extrêmement timide. Et quand le moment est venu, j'avais très peur de plaider. Mais dans le métier d'avocat, c'est ce qui permet de rentrer dans la cour des grands. J'ai donc dû me faire violence. A chaque audience, je ressens la même appréhension : bouche sèche, du mal à déglutir, cœur qui bat à toute allure, jusqu'à la nausée... Pour me calmer, je fais discrètement du yoga sur mon banc. Ça m'apaise un peu. Les premières minutes sont éprouvantes. Quand c'est à mon tour de me lancer, je respire un grand coup, j'essaie d'oublier le monde dans la salle et je relativise. Je me dis que c'est du théâtre. En contentieux, on s'en prend plein la figure. On passe son temps à se battre. Si on montre un signe de faiblesse, on se fait écrabouiller. Alors je me force. Et je me bats. » (Stéphanie, 30 ans, Paris)

Expert : Flavie Fontaine, 31 ans, prof de théâtre, fondatrice de la Compagnie Guild (théâtre et développement personnel)

« Stéphanie a raison : il faut dédramatiser. Plus on fait face aux situations qui nous angoissent et plus on s'améliore. Je dis souvent à mes élèves : "N'ayez pas peur de vous planter. Ce qui est beau et lisse, ça ne nous intéresse pas." Le théâtre n'est pas un remède miracle, mais apprend à mieux connaître son corps et donne confiance en soi quand on ne sait pas quoi faire de ses bras. »

M'ENNUYER

La journée de travail touche à sa fin, l'horloge indique bientôt 17 heures. Cécile va commencer à s'ennuyer sévère. Cette pile



LOUIS QUAIL / PICTURETANK

électrique ultra-expansive, habituée des fêtes étudiantes, a dû quitter sa vie citadine pour un premier emploi dans un village solognot. Le seul endroit où elle a trouvé un poste conforme à son cursus : psychologue dans une maison de retraite. Direction le pays des chasseurs. Dans sa charmante bourgade, le boulot est intéressant. Mais difficile de rencontrer des gens : pas de lieux de sociabilité ni beaucoup d'activités. Elle passe son temps seule à la maison. Elle lit beaucoup, regarde des films, prend presque un peu de plaisir à cuisiner, ce qu'elle détestait par-dessus tout auparavant. Et les

quelques visites de ses amis ne sont que davantage appréciées. Depuis, Cécile a quitté son poste pour une ville plus animée. Mais rétrospectivement, ces deux années de quasi-désert social ne sont pas un si mauvais souvenir. « J'ai appris à m'ennuyer, explique-t-elle. J'ai pris goût à ces moments où l'on ne fait rien, où l'on ne se sent pas obligé de trouver un truc à faire pour combler le vide. » (Cécile, 27 ans, Loir-et-Cher)

Notre expert : Michel Desjoyeaux, 47 ans, navigateur, vainqueur du Vendée Globe
« C'est salvateur de s'ennuyer, ça permet

d'apprendre à s'occuper. Quand on est seul, on ne peut pas se mentir. C'est aussi une manière de se retrouver face à soi-même, d'apprendre à mieux se connaître. Dans le cas de Cécile, c'est un changement de vie subi mais dont elle a su tirer profit. De plus, même si elle était seule dans cette région, elle n'était pas seule dans sa vie : elle a des amis, même s'ils ne sont pas là, des gens qui s'intéressent à elle. Pour moi, les traversées en solitaire, c'est avant tout un combat personnel. Je suis seul, je ne peux pas tricher ou rejeter la faute sur quelqu'un. Et si je m'ennuie, j'ai trouvé quoi faire : des grilles de sudoku. »